



PHOTOGRAPHIE FAUSTO PLUCHINOTTA

# De l'eau dans les oreilles

Le « bruit de l'eau », crûment dit, c'est au plus jeune et au plus grand âge de la vie humaine, l'irrépressible miction qu'il occasionne discrètement. La boucle a quelque chose de divin puisque, selon la Genèse, *l'esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux*. Ce bruit est-il comparable à cette libération momentanée de l'âme dans une larme, lorsqu'est exprimée, pour satisfaire nos sens, la « musique de l'eau », conçue par des artistes, des peintres, des littérateurs, des musiciens ?

SERGE ARNAULD

Le bruit de l'eau, c'est la mort des petits oiseaux lorsque naguère le chasseur soufflait dans de ravissants récipients en céramique ou en bois, des appeaux remplis d'eau, afin d'imiter leurs chants et de les attirer, telle une Lorelei à la carabine, habillée en Diane. La dégustation de brochettes de grives provençales pouvait, dans certaines couches de la population, être associée au plaisir de l'audition des anciens clavecinistes français dont le titre des pièces pour clavier rappelait la fascination exercée par ces volatiles dans leur environnement, émanant abstraitement de leurs gracieuses compositions.

Pisser ou pleurer, c'est une chose ; chasser ou écouter en est une autre. Une troisième vient spontanément à l'esprit. Le « bruit de l'eau », c'est... de l'argent ; observez au fond de la fontaine de Trevi les piécettes qui s'accumulent et vous reconnaîtrez par elles le souhait des visiteurs espérant pouvoir revenir à Rome. Et si, amoureux de l'Asie, vous vous trouviez comme moi cet été dans un temple chinois de Penang, c'est l'empire des désirs qui croît en petits sous que vous verriez, déposés dans ces bassins où nagent des poissons colorés. Vœux innombrables qui se conjuguent aux fumées des bâtonnets d'encens secoués par les visiteurs... Rêves de vivre ou de revivre grâce à ces superstitions qui peuvent être des réalités obscures, il n'y a qu'un petit pas à faire pour considérer l'usage de l'eau comme source de profit. Ce bruit de captation est le plus fort et le plus

sournois à la fois. Si j'évoque ce bonheur d'être nu comme un vers sous la cascade glacée qui conserve la voix du glacier ou si je parle de la joie de pouvoir jouer au piano le prélude de Chopin qui a été nommé *la goutte d'eau* en raison de l'insistance d'une note<sup>1</sup>, je me place dans une position qui m'invite à un questionnement caractérisant l'actualité. Jadis était demandé « qu'est-ce que l'art ? » tandis qu'aujourd'hui, chacun balance sur la réponse à donner à cette question : « y a-t-il de l'art ? »

Tant qu'une goutte d'eau tombe régulièrement en raison d'un joint usé d'un robinet, il y a un bruit qui a fait dire aux auditeurs de Chopin et à ses éditeurs qu'un prélude pouvait avoir une telle désignation, au sens où ce n'est que par une simple analogie mentale que la chose est nommée, à la façon de la *Sonate au Clair de lune* de Beethoven qui est un rapport purement descriptif de ce que l'on entend et non de ce qui est conçu musicalement. Un chéneau bouché qui laisse l'eau déborder, couplé au bruit de la chasse d'eau actionnée par une ficelle dans les lieux d'aisance à l'ancienne, ce duo nourrit l'imagination qui peut affirmer que là, « il y a de l'art », en s'appuyant sur la notion commune de fuite, et pour le musicien de strette.

Mais à la question « qu'est-ce que l'art ? », il convient – s'agissant de « la musique de l'eau » – de se référer à la réflexion d'Ernest Ansermet qui a souligné un aspect de notre intériorité qui associe un phénomène de conscience, comme phénomène auditif, à une signification affective. Cette activité affective *transfigure le phénomène auditif et le phénomène sonore qui lui est corrélatif en phénomène musical*<sup>2</sup>. Ce chef

d'orchestre précise sa pensée en distinguant clairement ce qui vient de l'extérieur, ce qui peut être agencé de l'extérieur, de ce qui provient de l'intérieur. Il note : « Je dois insister sur ce point car la plupart des gens croient que c'est le son qui trace la mélodie et que cette mélodie, ils la perçoivent comme on perçoit la trace d'une étoile filante ; c'est la première illusion à dissiper si l'on veut comprendre le phénomène... La mélodie n'est pas du tout un phénomène sonore mais un phénomène de conscience ».

Cette manière de percevoir à partir de l'intérieur dont deux exemples font foi lorsqu'on regarde l'écriture de Schubert dans la seconde pièce de la *Belle Meunière*, *Wohin*, ou dans la composition de la célèbre mélodie *Die Forelle* (dans les deux cas, le ternaire apparaît dans une mesure à 2/4 pour exprimer le fluctuant et le bondissant dans ce phénomène de conscience), cette manière de concevoir, dis-je, s'oppose à cet aménagement de l'extérieur en rapport intellectualisé avec le descriptif. Une bonne illustration en est offerte lorsqu'on admire la sonorisation et les éclairages des fontaines touristiques du mall de Dubaï derrière le Burj Khalifa.

Certes le bruit de l'eau orienté par ces fastes (semblable à celui – plus terre à terre – de la gouttière et de la chasse d'eau, qui évoque la fuite) peut tout à fait nous persuader qu'« il y a de l'art » dans cette mise en valeur (ou dans cette expérimentation ou installation). Mais qui veut encore se poser aujourd'hui la question : « qu'est-ce que l'art ? » doit cheminer de concert avec l'analyse de Saint-Augustin, explicitée par Henri-Irénée Marrou<sup>3</sup>. Comment se

signifie la musique, et pour nous ici, la musique de l'eau ? L'insondable musical dont les voies ont été approchées par l'évêque d'Hippone se dessine de cette façon : la musique est faite de données arithmétiques, de connaissances pythagoriciennes ; elle est faite également de données physiologiques et psychologiques : d'une part grâce à nos oreilles, réceptrices des sons, et à nos bouches d'où sort la voix ; d'autre part, grâce à des sensations et des émotions, le tout né de notre cerveau. Ce sont les deux premières marches d'escalier que tout un chacun appréhende. Vient ensuite *la mémoire*. Qu'il est étrange que ce qu'il y a de plus fuyant – l'étoile filante sonore de nos illusions – demeure quasi éternisée en notre conscience ! C'est la troisième marche. Vient encore *le jugement*, la possibilité dans un certain savoir de revoir, de reprendre cette connaissance. Vient après cette quatrième marche, la cinquième et dernière, *le silence* : il faut constater en effet que le plus démonstratif, l'effervescence sonore, se conserve dans son contraire, une paix habitée, enfouie à jamais dans le réceptacle intime de notre conscience.

Le bruit de l'eau sourd assurément de ce réceptacle, de la même manière que la musique de l'eau. L'un et l'autre prennent un sens, leur sens propre. Toutefois, la nuance infime déglagée par la main et l'esprit de l'individu créateur produit un surcroît d'être à l'être tel qu'il nous apparaît en qualité de prime abord.

<sup>1</sup> Prélude op. 28, n° 15.<sup>2</sup> Ernest Ansermet et Jean-Claude Piguet, *Entretiens sur la musique*, La Baconnière, 1983.<sup>3</sup> Henri Davenson (pseudonyme), *Traité de la musique selon l'esprit de Saint Augustin*, La Baconnière, 1942.